

A LA VILLA DES ROSES

Dédié à Monsieur A...

I

C'était juillet... C'était l'été... Dans les prés, les épis ondulaient leur tête jaunie, comme la mer qui berce au soir ses vagues dorées par un soleil couchant. A la Villa des Roses, dans les grands arbres du verger, les oiseaux chantaient leur chant d'été. C'était par un radieux matin de juillet ; le soleil lançait ses chauds rayons dans les allées de la Villa, et sous une faible brise, les fleurs se balançaient doucement, laissant tomber de leurs corolles, comme une pluie de diamants.

Hélène de Préval se promenait à pas lents, à travers les fleurs de son jardin. A la voir marcher, la tête basse, l'œil rêveur, on devinait vite que quelque chagrin secret brisait son âme de vingt ans. Et pourtant, il fait si bon de vivre, il fait si bon d'aimer à vingt ans ! Hélène n'avait connu de la vie que les sourires et les roses, et pour la première fois, elle voyait une larme briller à sa paupière, pour la première fois, elle sentait l'épine meurtrir son jeune cœur !

Adrien de Montargues aimait Hélène. Un jour, il l'avait vue à sa fenêtre, à travers un rideau de roses. Ses grands yeux noirs étaient tristes, et le vif incarnat de ses joues la faisait aussi rose que les fleurs de sa fenêtre. Depuis, chaque jour, à la même heure, Adrien passait doucement sous la fenêtre en fleurs. Hélène était là, chaque fois, mais immobile, fixant son grand œil noir dans le vide, au loin, comme préoccupée d'un rêve, d'un songe !

Hélène de Préval, depuis un an, aimait Olivier de Belfort. Que lui importait à elle, qu'Adrien de Montargues passât tous les jours sous sa fenêtre, si Olivier venait tous les matins à la "Villa" lui offrir quelques fleurs, et recevoir en échange quelques roses. Adrien était riche, Olivier était pauvre. Mais n'avait-elle pas sa fortune à lui donner le jour où elle l'épouserait ?

Si, par ce radieux matin de juillet, Hélène était triste, si aux chants de l'oiselet, sa voix ne répondit pas, c'est que depuis deux jours Olivier n'avait pas paru à la "Villa des Roses". Hélène venait de cueillir quelques fleurs, qu'elle attachait négligemment à son corsage, lorsque le bruit d'un pas précipité la fit se retourner, et près d'elle, elle vit Olivier, la figure pâlie, le regard attristé. Un affreux pressentiment s'empara de son âme, mais retrouvant du courage dans son amour, elle n'hésita pas à lui demander l'explication de son absence. Olivier baissa la tête, un peu de rose marqua ses joues, et pour toute réponse, il glissa dans les mains de la jeune fille quelques fleurs cueillies le long du chemin. Il baisa les doigts mignons que lui tendait Hélène et s'éloigna lentement dans la grande avenue de la "Villa," emportant le souvenir de son amour, le souvenir des heures bénies, passées à la "Villa des Roses." Hélène sentait que son amour allait mourir ! Oh ! Qu'il faisait froid dans son cœur, couvert de toute la mélancolie d'un premier désenchantement !

II

C'était octobre. C'était l'automne. Les dernières fleurs étaient tombées ; leurs tiges avaient fléchi sous le voile blanc des premières gelées. A la "Villa des Roses", sur l'avenue, les vieux chênes profilaient l'ombre de leurs branches effeuillées. A la fenêtre en fleurs, les roses avaient disparu ; quelques feuilles jaunies restaient encore, et cependant, tous les jours, Adrien passait, comme au temps des roses, comme au temps des fleurs.

Depuis le départ d'Olivier, Hélène de Préval était restée ensevelie dans sa douleur.

Elle n'avait revu personne. Elle songeait à son bonheur d'autrefois, tombé avant l'heure, comme ces petites fleurs blanches qui gisent sur l'herbe des vergers. Par un des derniers jours d'octobre, elle recevait une lettre écrite par une main fatiguée. La signature d'Olivier de Belfort l'avait fait trembler et avec rapidité, elle lut :

Je vais mourir, Hélène. Votre absence me tue. J'étais pauvre ; pour vous avoir, je voulais être riche. L'ambition a fait de moi un faussaire. Pardonnez-moi ! Aimez Adrien de Montargues. Il est digne de vous, avec sa fortune il a sauvé mon honneur. Il est encore riche, Hélène ; oubliez-moi. Aimez-le pour le service qu'il m'a rendu, pour l'amour qu'il vous donne ! Adieu, Hélène ! Je n'ai pu vivre près de vous... je meurs loin de vous !...

III

C'était janvier. C'était l'hiver ! Les prairies étaient blanches avec leurs épais manteaux de neige, les bois étaient dépouillés de toute leur verdure. A la "Villa des Roses", autour de la fenêtre déflurée, la neige formait comme une dentelle de givre, sur des flocons d'ouate.

Depuis trois mois, Adrien de Montargues venait régulièrement à la "Villa". Hélène avait oublié Olivier mais elle ne pouvait aimer Adrien.

Sur les ruines de son premier amour, elle ne laissait croire que la plante de l'amitié, et Adrien qui se croyait aimé, ne recevait du cœur de la jeune fille, qu'une vive gratitude, et un peu de sympathie.

Par un soir de janvier, Hélène de Préval, dans son petit boudoir, attendait Adrien. Oh ! Qu'elle était belle, ce soir-là, dans son négligé de soie rose ! Ses grands yeux noirs semblaient plus tristes. On aurait dit qu'elle revoyait en rêve son bonheur d'autrefois, disparu aussi vite que ces petits nuages dorés que le crépuscule efface ! L'arrivée d'Adrien tira Hélène de sa mélancolie. Il déposa dans ses petites mains un bouquet de roses, parsemé de violettes de Parme.

— Demain, dit-il, vous aurez vingt-et-un ans, demain, lorsque je passerai sous votre fenêtre déflurée, si vous m'agréez, laissez tomber quelques roses sur la neige du chemin.

Hélène avait aimé. Hélène avait oublié. Elle avait senti son cœur se glacer sous les cendres de son premier amour, et depuis, son âme s'était égarée dans les sentiers du bonheur. Au dernier soir de ses vingt ans, un affreux pressentiment bouleversait tout son être. Il lui semblait que sa vie s'en allait comme une ombre qui glisse au soir, et que de l'année qui s'ouvrait, elle ne verrait luire que l'aurore. Le souvenir d'Adrien vint frapper son esprit.

— Non, dit-elle, je ne puis l'agréer. Il croit à mon amour et dans mon cœur je ne sais lui donner qu'une vive gratitude. Mais il ne saura jamais... je me dévouerai pour lui, comme un jour il se dévoua pour celui qui me ravissait mon bonheur !

Le lendemain le soleil envoyait ses reflets de cristal dans la fenêtre déflurée, et quand Adrien passa lentement près de la Villa, deux roses liées par une violette de Parme gisaient sur la neige étincelante...

IV

C'était mai. C'était le printemps. La terre avait enlevé son manteau d'hermine pour revêtir sa parure d'émeraude ; les fleurs s'ouvraient dans les prairies, dans les buissons, sous les brises tièdes du printemps. A la "Villa des Roses," les lilas avaient fleuri et, à la fenêtre en fleurs, les rosiers de mai ouvraient leurs premiers boutons. Oh ! Oui, c'était la vie qui recommence. Mais, pour Hélène de Préval, c'était la vie qui finit. Et le printemps qui rajeunit les âmes, qui refleurit la terre, évanouissait les rêves d'Adrien de Montargues.

Par un matin de mai, où le soleil se jouait à travers les grands chênes de la "Villa des Roses," Hélène de Préval reposait inerte, sur son lit funèbre ; ses joues avaient des tons de lis fauchés, ses lèvres semblaient garder un dernier sourire, et dans ses mains d'ivoire s'entrelaçait une guirlande de roses, liée par une gerbe de violettes de Parme. Même dans la mort, Adrien avait dû croire à l'amour d'Hélène !

A la petite chapelle de Notre Dame des Anges, le jour où la cloche devait jeter dans l'air le carillon du mariage d'Hélène de Préval avec Adrien de Montargues, le glas funèbre tintait lentement... d'Hélène, il ne restait plus que le dernier écho d'un dernier son... l'adieu de l'héritière de la "Villa des Roses".

LAURETTE DE VALMONT

NOS FLEURS CANADIENNES

L'IRIS DES CHAMPS

L'Iris des champs. — Iris foetidissima : Famille des Iridées

Le nom d'Iris est une allusion aux brillantes couleurs des fleurs de ce genre type de la famille des Iridées. Dans la mythologie, Iris était la déesse messagère des Dieux. Pour une raison qui m'échappe, Junon la changea en arc-en-ciel et depuis lors ce phénomène a pris le nom de la déesse.



Les Iris ont été chantées par les poètes et leurs formes majestueuses ont été souvent reproduites par les architectes et les sculpteurs. Dans le langage des fleurs, Iris, en général, veut dire : message, et particulièrement : ardeur, confiance ou flamme selon la couleur dominante.

L'Iris des champs est dénommée par les Anglais "plante au rosbif," parce qu'ils prétendent que son odeur rappelle celle du bœuf rôti. Cela ne s'accorde guère avec son nom latin qui ferait supposer que son odeur est très désagréable.

Cette plante nous vient d'Europe. Elle s'est évadée de nos jardins pour fleurir ici et là dans les bois. On la voit rarement.

B. J. Massicot

(Reproduction interdite)

LA JEUNESSE

Ce sont des sots qui disent que l'âge de la jeunesse est fait pour qu'on s'amuse. Le jeune âge est fait afin qu'on y prenne de bonnes habitudes, qui puissent être utiles pendant le reste de la vie, et pour qu'on acquière des connaissances, grâce auxquelles on pourra remplir honorablement la carrière que les aptitudes auront porté à choisir. C'est à cela qu'il convient de songer avant tout, d'autant plus que le bonheur n'est point incompatible avec le bon emploi de la jeunesse. Bien au contraire, les jeunes gens dont la vie est un mélange d'occupations et de plaisirs simples, ont en sommes plus de jouissances que les jeunes gens les plus dissipés. C'est la vie simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les moindres délassements, tandis que les divertissements ne sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui.